

1. LE PORTRAIT

Il a le sourire de travers, l'œil qui pétille, le sourcil circonflexe et la blague potache. Comme à la télé. Pareil au comédien gibolin qui a fait se poiler la France de Canal au tournant des années 1990. Oui, mais pas toujours. Il a souvent des allures d'un type normal qui boit son café, lit son journal et s'énerve contre Sarkozy. S'énerve peu toutefois, préfère en sourire, un rien désabusé, dégage le bon mot plus souvent qu'à son tour. Comment dire la normalité de François Morel ? Pas simple si l'on considère que cet animal, situé entre le gendre idéal et le copain de fac, pousse la plaisanterie à être l'un des plus sûrs talents comiques de la scène hexagonale. Va même jusqu'à conjuguer un registre d'interprète, d'auteur, de chanteur et de chroniqueur à l'imparfait de la modestie, première personne du pluriel. Aime se nourrir des mots à l'inconditionnel de la passion, lettré sans fard, poète du peu, à repérer dans la famille des Aymé, Guitry, Vialatte, Brassens, Ferré, Moustaki, ses maîtres.

Autant le dire : François Morel, avec son patronyme et son physique de douanier, son accent de camembert et ses origines modestes, partait avec un code génétique de Français moyen, voué à une vie d'une affligeante banalité. Il en a gardé certains stigmates, à la ville comme à la scène, chauffeur de berline, artiste sans le dire. Aime paraître Monsieur-tout-le-monde, ne pas faire le beau. Mais ne peut plus se cacher derrière son *habitus*, maintenant qu'on le reconnaît dans la rue, comme

dans les salons. Quoique dans les salons, la suspicion demeure, puisque touche-à-tout, drôle et populaire, trois fautes de goût à la table des décréteurs d'avant-garde. Ses détours par le théâtre public (Deschamps, Dubillard...) et le cinéma d'auteur (Amiguet, Belvaux, Thomas...) lui assurent toutefois ses brevets de respectabilité. Lui n'est pas dupe mais trop libre pour s'en remettre à l'air du temps. Puis les années passant, conscient des preuves réitérées d'une griffe estampillée Morel, singulière et protéiforme, est parvenu à se dire artiste et à exprimer ses choix : initie les créations qui l'excitent et le font grandir de quelques centimètres de profondeur.

L'homme, l'artiste, le personnage, trois en un, souvent entremêlés, parfois distincts, toujours autonomes, mais issus d'un même terreau. Saint-Georges-des-Groseillers, version chemise à carreaux, lunettes double foyer, et fabrique Gibolin. L'hiver y est grisâtre, le printemps pluvieux, les sablés au beurre. « La banlieue chic de Flers » (dixit Morel) n'a rien d'une cité sidérurgique meurtrie, encore moins d'une villégiature de la Costa Brava. Commune ordinaire d'une Normandie en voie de remembrement et de désertification quand le troisième de la famille Morel pointe son nez à la maternité de Flers, le 10 juin 1959. Annie, la grande sœur, a déjà huit ans, Jean-Yves, le frangin, cinq piges. Dans le bourg, face à l'Église en laissant la belle demeure sur la gauche, la maison familiale a vu naître sa mère, normande bon teint. Ruraux côté mère, cheminots côté pile, de père en fils, le grand-père à Lambézellec, dans les environs de Brest, le père employé SNCF chargé des litiges à la gare de Flers. « Mon grand-père était journaliste. J'étais fier quand je l'ai appris, je

me suis dit qu'on était une famille d'intellectuels si mon grand-père écrivait dans les journaux... »

L'humour, manie prise tout-petit, dont François parvient peu à se dépêtrer. « Le premier film que j'ai vu au cinéma, c'était *La Cuisine au beurre*. Ça devait être en 1965, et il me semble que c'était ma première sortie au cinéma avec mes parents. Ils allaient voir systématiquement les films avec Bourvil, et cette fois-là, j'étais du voyage. J'avais six ans. J'ai adoré le film : *La Cuisine au beurre*, c'était pour moi le summum de l'humour, on ne pouvait imaginer mieux. Depuis, j'ai changé d'avis : Anne-Marie Carrière en gretchen, on a quand même fait nettement plus fort. J'ai du mal à dire si j'étais plus sensible à l'humour que les autres gamins de mon âge, en tous cas, le jour où ma grand-mère m'a demandé ce que je voulais faire comme métier plus tard, j'ai répondu « Roger Pierre et Jean-Marc Thibault ». Je ne sais plus à quel âge exactement j'ai formulé ce vœu absolu, mais j'ai souvenir que la table était plus haute que moi... »¹

L'humour, attribut du sujet, fidèle compagnon, lui sert probablement d'échappatoire à une timidité réelle, comme à la morosité d'une enfance ni heureuse, ni malheureuse, simplement quelconque. « Comme c'est long l'enfance, comme c'est court la vie » écrit-il.² Il le chante aussi, avec Hubert Mounier, le chanteur de l'Affaire Luis Trio, pour un duo aux Francofolies de La Rochelle en 1996 : « C'est encore long l'enfance / J'en sais rien, tais-toi et pleure. » L'homme, auréolé de son éternelle âme d'enfant rêveur, n'est pas du

1. Interview dans *Les Inrockuptibles*, 2 octobre 1999.

2. Préface de *Colonies de vacances*, éd. de L'Étrave, 2006.

style à s'attarder dans ses souvenirs. Plus compliqué qu'il n'y paraît.

Fanfan – surnom inévitable de tous les François de ces années-là auquel il n'a pas échappé – se chamaille peu avec son frère et sa sœur, trop âgés pour être de véritables copains de jeux. « J'étais un môme plutôt taciturne, calme mais explosif, déconnant souvent. » A-t-il seulement changé ? « Il n'a pas été compliqué à élever, remarque sa mère. Sûrement qu'il ne donnait pas sa part mais il n'était pas effronté. » Tout est dit.

La télévision n'arrive qu'avec les Jeux Olympiques de 1968, en noir et blanc, une époque que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, ni même imaginer. Zéro écran, juste un poste de radio avec la famille Duraton, feuilleton de Radio Luxembourg prisé par sa mère, puis le fameux « Attendez-vous à savoir... », actualité commentée sur la même chaîne par Geneviève Tabouis, la Christine Ockrent de l'époque que sa grand-mère avait hissée au sommet de son panthéon. Quand la téléloche vient égayer le foyer des Morel, François ne manque évidemment aucun *Au théâtre ce soir*, avec des décors de Roger Hart et des costumes de Donald Cardwell, et se laisse subjugué par Louis Seigner en Monsieur Jourdain. « À la sortie de l'école, il se précipitait acheter le Télé Sept Jours. Le monde du spectacle l'intéressait déjà », relève Madame Morel.

Sur l'électrophone, la voix d'Édith Piaf brisait la grande sœur d'émotion, tandis que Fanfan se poilait en écoutant *La table de multiplication*, 45 tours de Jacques Baudouin, « grand succès comique de la fin des années soixante » mais oublié jusque de ses proches. « On m'avait offert en cadeau un disque

de Poiret-Serrault que j'avais échangé, car je n'y comprenais rien, contre un disque de Jacques Baudouin. Trente ans plus tard, je le regrette, » sourit-il. Il faudra attendre quelques années, à l'acné germinale, pour le voir affiner son goût et gagner en fréquentations : Brassens, Brel, Trenet, Tachan, Fanon, Barbara, Reggiani, Moustaki qu'il découvre sur scène au Viking, le cinéma de Flers, salle de concerts le samedi. Sur grand écran, après n'avoir manqué aucun Louis de Funès, et si peu de dessins animés (il est un lecteur assidu de *Pilote*), François, devenu ado, s'intéresse à la Nouvelle Vague, particulièrement François Truffaut et Claude Chabrol, se laisse emporté aussi par les films générationnels d'Alain Tanner (*Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000*, entre autres).

Il ne fréquente pas le théâtre (« c'était très cher et on ne faisait pas partie de la population qui allait au théâtre »), peu les livres, mais son goût et ses aptitudes pour le maniement de la langue française sauvent sa scolarité, par ailleurs sans éclat. « Je passais beaucoup de temps dans le dictionnaire. Au début, pour trouver le mot qui épate, le mot un peu compliqué pour frimer, ensuite pour trouver le mot juste. » Son imaginaire s'épanouit dans les moments de solitude qu'il cultive à la pelle. « On ne vivait pas encore à l'époque des activités obligatoires. On avait le droit de s'ennuyer... » Il s'écarte donc parfois de ses copains, pour s'évader, imaginer des univers, retracés quelques années plus tard dans *Les Habits du dimanche*, à travers le regard d'enfant d'Adrien – qu'on devine peu éloigné du petit François. Du grand-père à qui « ça ne plait pas tant que ça d'être grand-père », à la mère amoureuse de Tino Rossi en passant par « Ma Rilyne », la sœur à qui il réserve quelques belles pages de tendresse. Entre imaginaire et réalité, François trempe sa plume poétique

dans les souvenirs brumeux de son enfance – qu'elle corresponde ou non à la réalité importe peu.

Quand la moutarde lui montait au nez, le père de François, cégétiste bouffeur de curetons, aimait s'en prendre aux gardiens de la morale, surtout à chasubles. « On devrait mettre du foin dans la grange d'en face », s'égosillait-il en faisant allusion à l'église que la famille Morel apercevait de l'autre côté de la rue. Ce qui ne l'a pas empêché, cultivant à souhait le paradoxe, d'envoyer ses deux fils à l'école privée, pour avoir surpris Jean-Yves, l'ainé, dans les rues de Flers, séchant les cours. « Il jugeait que ça faisait plus sérieux de nous inscrire chez les sœurs, à Notre-Dame. Lui s'était arrêté au certificat d'études, à treize ans, il le regrettait et rêvait que ses enfants réussissent à l'école. Résultat, on a tous les trois suivi des études supérieures. Jean-Yves est un professeur d'anglais dont je vois de temps en temps d'anciens élèves qui me vantent son enseignement. Annie, qui habite en Allemagne, maîtrise parfaitement plusieurs langues. »

Conformément à l'éducation de l'époque, davantage nourrie de principes que de négociations, son père se montre sévère, pique souvent sa colère – trait de caractère transmis à ses deux fils. « Je me souviens d'un soir où, la voyant à la télé, il dit de Simone Veil que c'est une femme bien. Ça m'avait surpris de sa part, tant il était engagé à gauche et aimait fustiger tous les gens de droite, mais je l'avais trouvé loyal sur ce coup-là. Le lendemain, elle repasse à la télé et, cette fois, il la traite de tous les noms. Je lui demande pourquoi il a changé d'avis du jour au lendemain. Il me dit : “ Je me comprends ”. C'était mon père, pétri de contradictions », sourit François, au souvenir affectueux à l'égard d'un père disparu il y a quinze ans.

À l'école, Fanfan, « moyen en tout » (d'après sa mère), peu efficace en maths mais doué en rédaction, est forcément potache. « Je faisais rire mes voisins de classe qui pouffaient et se faisaient engueuler ». L'humour pince-sans-rire, une marque de fabrique que François tient en partie de son frère, capable de rester extrêmement sérieux en débitant des énormités. Comédien amateur, plutôt doué avant de bifurquer vers l'enseignement d'anglais – « où il met à profit ses talents de comédien » – Jean-Yves inspire François. Maman Morel témoigne : « Je crois qu'il a été impressionné quand il a vu son frère faire du théâtre. Ça lui en a donné le goût ». Lui aussi, dès l'adolescence venue, file à l'Albatros, la maison de la jeunesse et de la culture (un « mille clubs », disait-on à l'époque) de Saint-Georges-des-Groseillers, apprendre la photo, la camaraderie, le flirt et le théâtre. Il y joue *Ricochet ou le temps d'une marelle*, montage poétique inspiré des textes qu'il commence à découvrir, Jacques Prévert, Jean Tardieu, Marcel Aymé et Jacques Brel (*Voir un ami pleurer*). Accroché par le plaisir de se retrouver sur les planches où il se rend compte qu'il surmonte sa timidité, il récidive avec *Maurice et Maurice sont dans un bateau*, écrit et joué avec Philippe Bréard, un copain du collège. « On a donné quelques représentations aux alentours mais Philippe au bout de neuf ou dix représentations a eu envie de passer à autre chose. Moi, je l'aurais bien joué cent fois. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'étais heureux de me retrouver sur scène, où tout d'un coup ma vie devenait plus intéressante. Moi-même, j'étais plus intéressant. » Une sensation qu'il avait déjà connue à sept ans au repas de communion de Jean-Yves quand il était monté sur une chaise pour chanter *Les marionnettes* de Christophe devant toute la famille.